

Discours de Réception.

Mesdames, Messieurs, très cher Amis,

Aujourd'hui, en guise de remerciement, je voudrais vous dire un secret. Le cinéma, cet art de la lumière, existe. Mais s'il existe, c'est seulement grâce à l'ombre qui lui sert de support poétique. C'est l'ombre, ou plutôt l'obscurité, qui permet de bâtir, un peu à la manière d'un puzzle, un édifice, palais mental ou labyrinthe, dans lequel vit un fauve, notre double animal, une *felgya* disaient les anciens Vikings, et ce fauve nous regarde, nous guette, et s'apprête à nous dévorer.

Le cinéma, cet art mécanique, dispos, pour s'incarner de la sorte, d'un outil assez pratique qu'on appelle un obturateur. C'est cet obstacle merveilleux qui fait que nous sommes envahis par cette pénombre spécifique qu'est le noir entre deux photogrammes. C'est ça le secret : chers amis, lorsque nous voyons une minute de film, nous voyons 30 secondes de noir filmé. Grâce à l'obturateur, il se fait en nous une obscurité qui y nourrit et y materne une espèce de contre film ou film parallèle composé par nous-mêmes, et qui, en traits d'ombre, dessine tout un monde, un petit monde fait de doubles de nous. Des doubles féroces, bien entendu, mais aussi des doubles humains plutôt bienveillants, même s'il leur arrive parfois d'être un peu blagueurs, ou roublards. Des Pénates, diraient les uns, d'autres, des lutins, des *Hamrs*, trancheraient sans doute les anciens Vikings. Il faut donc en conclure que lorsque nous voyons un film, nous voyons en vérité deux films : celui que nous regardons, et celui qui nous regarde. Ce film second (comme on parle d'état second) est, bien entendu, celui-là même que nous voyons avec nos yeux, illusion que crée la persistance rétinienne diront ces positivistes qui persistent encore aujourd'hui dans l'erreur. Mais il est, cette fois-ci, créé dans la pénombre, "rêvé" en quelque sorte. Fait de panique et de jouissance. Rêve en révolte et agité, miroir turbulent, diront certains poètes égarés dans le monde paradoxal de la physique quantique. Un film d'ombre fait de doubles, un dédoublement du film qu'on est en train de voir, et qui est composé de répliques légèrement décalées du film de lumière, de paysages-fantômes, de maisons-fantômes, de *felgyas*, de *Hamrs*. Et dans ce monde dédoublé habite un double un peu particulier, il s'agit du double de chacun d'entre nous, spectateurs agissants. C'est lui qui nous

regarde, autant que nous le regardons, c'est lui qui nous veut du bien ou du mal, selon les cas. C'est lui qui personnalise, pour ainsi dire, ce film ténébreux. Mais qui est cet autre singulier ? Nos chers Vikings, encore eux, l'auraient appelé *Hugr*, à savoir, l'âme de chacun d'entre nous qui, surgissant d'un au-delà diffuse, vient à notre rencontre. Oui, le cinéma, chers amis, est une autre vie.

Pas n'importe quel cinéma, cela va de soi : il y a toujours, dans cet art comme dans tout art, des problèmes de dosage, de réglage. Mais en outre on peut affirmer que, parmi les nombreuses fonctions de la vision que l'on sait distinguer (il en existe plus de trente), il y en a deux qui nous importent tout particulièrement : la fascination, et la distanciation. C'est-à-dire vertige, et contemplation. Parfois elles alternent, et parfois elles se superposent. Quand il y a distanciation, notre œil se promène, il ne se laisse plus emporter par des péripéties, il se sépare des choses qui concernent l'intrigue, il devient « intelligent », il pratique (le mot appartient au professeur Plotkine, neurologue) l'euristique secondaire, il pratique le dérèglement raisonné de la vision. Mais dans ce film qui nous concerne (ce kino) il y a aussi le "plot", l'argument, l'intrigue, il y a la fascination. Et cette fascination nous transporte dans la turbulence du miroir, dans le désordre, dans la dissipation, il nous faut nous y perdre. Happés, perdus, chatouillés à mort, nous voici dans l'œil du cyclone. Mauvais œil, pourtant. Dans son traité *De la fascination*, Henri d'Aragon, cinquième ou septième marquis de Villena (dit le Magicien), croit pouvoir affirmer que le mauvais œil, pour entrer en action, a besoin de notre regard complice : pour être victime du mauvais œil il nous faut d'abord vouloir du mal, par le regard, à l'œil méchant. En effet c'est parce que le roi don Carlos, « l'ensorcelé », avait voulu du mal au regard de l'œil du sorcier, que celui-ci fut en mesure d'entrer dans le cerveau du pauvre roi prognathe et le rendit aveugle aux choses de ce monde, et amateur de papillons et de babioles élémentaires. Donc, fascination vertigineuse, et distanciation intelligente. Participation aveugle, et détachement sélectif (l'expression appartient à Norbert Elias, sociologue). Tels sont les deux mouvements que propulse la pénombre autopoétique.

Mais, direz-vous, et je vous comprends, comment faire un art de toute cette turbulence ? Comment rendre mesurable ce tourbillon, comment soumettre l'incertitude des nuages à la certitude des horloges ? Par la certitude des nuages et l'incertitude des horloges, répond Karl Popper, philosophe, mais la réponse est, je le crois, insuffisant. Permettez-moi de m'en remettre à un vieux traité de magie - quoique vous ayez eu le temps de vous rendre compte

que depuis le début de cette sottise, il n'a été question, en fait, que de magie. Dans son livre *De vincoli in genere*, Giordano Bruno, politologue et publiciste, nous conseille en ces termes : " Qui doit intervenir sur la réalité en se servant des liens, devrait posséder pour ainsi dire une théorie universelle des choses pour être ainsi en mesure de vaincre l'homme qui de toutes les choses est la récapitulation. " Soit. Théorie universelle, mais de quoi ? Récapitulation, mais de quoi, pourquoi ? Récapitulation, c'est ce que dit la traduction italienne, *epilogus quidam omnium*, dit le texte latin. Il faut toujours se méfier des traductions, car parfois, elles visent trop juste. Théorie générale, dit le texte italien, *universalem rationem*, lui répond le texte original. Mais qui est cet homme-épilogue que la raison universelle devrait vaincre ? Nous-mêmes ? L'homme-humanité ? ou bien cette bête obscène que les magiciens modernes appellent "le public", "l'audience", cet homme arithmétique formé de l'ensemble des entrées vendues et payées ? Non, chers amis, je ne le crois pas. Cet homme récapitulatif, cet homme-épilogue, cet homme à vaincre n'appartient pas au film qui naît dans l'ombre située entre deux photogrammes. Cet homme-là, il est atteint par le film qui naît des lumières. Le nôtre, le film qui nous concerne dans cet après-midi d'automne, il restera quand l'autre film se sera éteint avec le générique de fin. Bien entendu, pendant la nuit qui suivra la projection du film, chacun d'entre nous spectateurs verra s'évanouir dans son sommeil le film-fantôme qu'il a cru entrevoir. Nos trois âmes, l'âme animale la *felgya*, nos innombrables doubles les *Hamrs*, et l'âme unique, vont disparaître pour mieux s'intégrer dans ce film multiple qu'est notre vie. Ce film-là, holistique, sans début ni fin, va s'employer à intégrer l'œuvre de création que nous avons vue mais surtout, celle que nous avons rêvée. La création, ainsi, deviendrait processus (l'expression appartient à François Jullien, sinologue, mais aussi à Wang Fhu Zi, chinois, confucéen.

Mais permettez-moi, pour terminer cette sottise d'automne, de vous faire entendre une note d'optimisme. Je crois que notre film ne peut pas mourir comme ça. Pénombre ne veut pas dire mélancolie, rêve n'est pas *tristitia*, ce huitième péché capital. J'affirme, quant à moi, que de ce film rêvé, il y a quelque chose qui, au moins pour un certain temps, celui de nos vies, ne peut pas mourir. Je parle de l'ossature de l'œuvre rêvée. Nos chers Vikings, encore une fois, peuvent nous aider : je parle de l'âme numéro quatre, l'âme osseuse. Celle qui tourne autour de nos rêves-nuages, et les fait tourner en horloges. Cette émotion singulière que le film nous a transmise, et pour laquelle nous n'avons pas de nom. Mais que diable vient faire ici, dans la

pénombre du cerveau rêvant ce tas d'os ? .Quel rapport peut-t-il avoir entre ce film entrevu et vite oublié et cette âme nordique animatrice des os ? Voyons de plus près. Qui dit os dit squelette qui dit squelette dit souvenir d'un corps. Qui dit souvenir dite résurrection. La Résurrection de la chair ? Vous voulez rire ? La chair ressuscite tous les sept ans, un point c'est tout. Tandis qu'un film, il est là, a porté de la main nous pouvons le ressusciter quand bien nous semble. Qu'est qu'elle vient faire ici l'âme des os ? Voyons. Quand on revoit un film, je le crains, on le des anime, on le fatigue. On constate qu'il est là, on remarque certains détails frappant, un baiser par ici, un coup de poing par là. La totalité nous échappe, nous indifféré. Sauf si ...sauf si l'âme du film nocturne est là, prêt à s'animer et à ressusciter par l'os le film intégral, vivant, solaire.

C'est grâce à l'âme des os, cette cathédrale engloutie que le film archétype peut se manifester. Cette âme, je le sais, a la vie dure. Pourquoi ? Je l'ignore. Mais, de ce savoir inversé qu'est l'ignorance, je crois pouvoir tirer une superstition modeste : le film évident, le film que, diront les positivistes, on a "vraiment vu", est fait d'une matière composée de celluloïd et d'une pellicule fabriquée à partir d'un bouillon d'os de cheval ; et c'est pour ça dit ma superstition que cet âme-là a la vie dure, et c'est pour ça qu'elle fera des vieux os.

Ainsi soit-il